

LES PLATS PAYS ET L'ISLAM : RAPPORTS HISTORIQUES ET DÉBATS ACTUELS

Publié dans *Septentrion* 2010/4.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Né en 570, Mahomet entendit pour la première fois les voix d'une révélation divine en 605. Après une période difficile à La Mecque, il devint à partir de 622 le chef spirituel et politique de Médine, dans le nord-ouest de l'Arabie. Dix ans plus tard, à sa mort survenue en 632, quasiment tous les chefs coutumiers de la péninsule arabe l'avaient reconnu comme prophète et chef politique. En 711, soit à peine quatre-vingts ans plus tard, les troupes musulmanes traversèrent le détroit de Gibraltar (Djebel Tarik: le mont Tarik, du nom du chef de l'armée musulmane) pour pénétrer en Europe. Ce fut le début d'une longue histoire de rapports entre l'islam et l'Europe, dont les effets se firent sentir de diverses manières dans les Plats Pays. On distingue généralement trois périodes dans ces rapports: 1° de 700 à 1600, période où l'univers musulman était en même temps lointain et très supérieur; 2° de 1600 à 1945, période où des parties du monde musulman ont été dominées par la puissance coloniale néerlandaise; 3° de 1945 à nos jours, où on constate une présence croissante de musulmans dans les Plats Pays mêmes.

DES ÉTRANGERS PUISSANTS MAIS LOINTAINS

D'après l'opéra *Bonifacius*, créé en 2004 (livret du Néerlandais Peter te Nuyl et musique de son compatriote Henk Alkema), le roi frison Radbod (en frison: Redbad), mort en 719, aurait demandé à Charles Martel de récupérer sa fille précédemment enlevée tandis que ce dernier demandait à Radbod de participer à la lutte contre les musulmans. Charles Martel évoque en chantant l'avancée des armées musulmanes en France et voit déjà des minarets dans le village frison de Dokkum ou des femmes voilées à Stavoren. Il place en quelque sorte Radbod devant le choix entre Boniface et Abd-al-Rahman, entre le christianisme et l'islam. Mais Radbod insiste et veut d'abord savoir s'il pourra récupérer sa fille. Lorsqu'on lui répond par la négative en suggérant qu'elle est déjà aux mains des musulmans et par

conséquent inaccessible, il refuse de se convertir. Plus tard, devant l'insistance des marins et des missionnaires, les Frisons se voient contraints de ravalier leur fierté et d'accepter le christianisme.

Que même des régions nordiques aient ressenti indirectement des influences musulmanes dès cette époque, à peine quelques années après la conquête de l'Espagne, ne constitue pas une invention arbitraire de cet opéra pourtant marqué par une forte empreinte nationaliste frisonne. Dès 1920, le grand historien belge Henri Pirenne avait frappé les imaginations par ce qu'on appellerait plus tard la thèse Pirenne dont on trouve l'explicitation la plus limpide dans son *Mahomet et Charlemagne* de 1935. Selon lui, ce ne sont pas les grandes migrations des années 400 qui ont mis fin à l'Empire romain et à sa culture extraordinaire. Celle-ci s'était en effet maintenue jusqu'à ce que les musulmans arabes entament dès 650 leur conquête irrésistible des côtes orientales et méridionales de la Méditerranée. Vers 720, ils avaient envahi tous les pays importants de l'Empire romain, permettant ainsi que dans les régions plus au nord de l'Europe naisse une empire carolingien basé sur une agriculture autarcique, sans villes, sans vaste commerce international et sans monnaie d'or puisque les voies de commerce de ce métal précieux étaient coupées. Bref, sans Mahomet pas de Charlemagne! C'est le slogan quelque peu simpliste qui résume la thèse de Pirenne.

On n'a évidemment pas manqué de contester Pirenne sur ce point: d'une part, l'Empire romain était bel et bien en train de se désintégrer entre 400 et 600 et, d'autre part, il y avait à l'époque de Charlemagne de solides relations commerciales avec les Byzantins et par ce biais, avec de grandes parties de la Méditerranée. Mais il est vrai que les musulmans restaient provisoirement très éloignés des Plats Pays. En fait, on n'a commencé à en parler qu'à l'époque des croisades, en marge de la glorification des prouesses guerrières de leurs héros et à travers les récits romantiques d'enlèvements de garçons et jeunes filles. Le grand témoin de cette tradition a été l'écrivain d'expression moyen-néerlandaise Jacob Van Maerlant. Il fut en effet le premier à dresser en néerlandais un portrait négatif de Mahomet, dont il stigmatisait le caractère violent et le penchant pour les femmes. Quelques années avant la fin honteuse de l'aventure des croisades, commencée en 1096 dans un optimisme fort exagéré, Van Maerlant, écrivant entre 1283 et 1288, voyait encore dans la première croisade un sommet provisoire de l'histoire. Sans doute s'agissait-il d'en appeler aussi au comte Floris pour qu'il prenne à son tour les armes pour défendre la Terre sainte. Mais dans sa dernière œuvre, *Vanden lande van oversee* (Des terres d'outre-mer), rédigée quelques années après la chute en 1291 d'Acre, la dernière place forte croisée, Van Maerlant s'est vu contraint de reconnaître l'échec global de cette aventure.

D'un tout autre genre sont les histoires d'amour moyen-néerlandaises comme *Floris ende Blancefloer*, *Esmoreit* et *Gloriant*. Dans la première de ces histoires, Floire, fils d'un prince musulman, est éduqué avec une jeune captive, la chrétienne Blancefloer. Derrière les livres naît une romance qui sera d'abord cruellement perturbée par le père, mais qui conduit finalement tout le monde vers une fin heureuse. Ce qui frappe dans ce texte, c'est le raffinement et le très haut degré de civilisation à la cour musulmane. De même, les pièces de théâtre *Esmoreit* et *Gloriant* nous proposent une variante musulmane très riche et fort appréciée de la culture courtoise internationale. Ce qui semble d'ailleurs un thème récurrent: quand il s'agit de religion, l'image des musulmans est essentiellement négative, mais dans de nombreux autres domaines, ils apparaissent comme excellents, voire admirables. Si on en apprend ainsi tant soit peu sur les musulmans et l'islam, on saisit également quelque chose des mécanismes dont se servent les religions pour se distinguer l'une de l'autre.



Pierre-Paul Rubens, *Portrait de Nicolas de Respaigne*, huile sur toile, 206 x 120, vers 1630, Staatliche Museen, Kassel.

TURCS, MAURES ET INDONÉSIENS : LE DÉFI D'AUTRES MUSULMANS LOIN DE CHEZ NOUS

Ce n'est qu'au ^{xvi}^e siècle qu'ont eu lieu de nouveaux contacts avec l'univers de l'islam et qu'ont donc pu naître d'autres images. Les premières ont été celles des Turcs de l'Empire ottoman qui, après la conquête de Constantinople en 1453, se répandirent comme l'éclair dans toute la région des Balkans. Cependant, leur siège de Vienne en 1529 n'aboutit pas et la nouvelle tentative en 1683 ne connut pas davantage de succès: l'expansion maximale de l'Empire turc n'a donc jamais dépassé la frontière hongroise. Entre-temps, les Turcs étaient devenus des partenaires commerciaux importants et des représentants des Pays-Bas du Nord se rendirent en de nombreux endroits de l'Empire turc. Parmi les premiers produits turcs qui arrivèrent aux Pays-Bas du Nord, il y eut les tulipes, importées pour la première fois dans la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle. Une fameuse «tulipomanie» se manifesta à partir de 1634 et engendra une flambée extraordinaire des prix des bulbes. Mais à peine trois ans plus tard, en 1637, le marché s'effondra complètement.

Le bas Moyen Âge a vu la traduction en latin des œuvres arabes sur la géographie, les mathématiques et la médecine et lorsqu'on a commencé à s'intéresser à l'étude de la langue arabe, ce n'était pas pour la religion musulmane, mais pour les sciences exactes. Un personnage comme Levinus Warner séjourna de 1642 jusqu'à sa mort en 1665 à Constantinople et Smyrne pour le compte de l'université de Leyde, essentiellement en vue de s'y procurer des manuscrits. Il réussit à en expédier plus de mille à Leyde, la plupart dans le domaine des sciences exactes.



Publicités vantant la cigarette *Turmac* (*Turkish-Macedonian Tobacco Company*), vers 1930.
La *Turkish-Macedonian Tobacco Company* fut fondée aux Pays-Bas en 1912.

Au niveau de la mode et du style de vie, le ton a été longtemps donné par les Turcs. De grands peintres comme Rembrandt et Rubens faisaient plaisir à leurs clients en les représentant en tenue et accessoires turcs, y compris avec un gros turban. Le portrait de Nicolas de Respaigne, peint vers 1630 par Rubens, en est un bel exemple. Mais pour les femmes, ce fut le contraire: jusque loin dans le XIX^e siècle victorien et pudibond, les régions musulmanes avec leurs bains et leurs harems passaient pour très libres et licencieuses. Même les publicités vantant la cigarette *Turmac* (*Turkish-Macedonian Tobacco Company*) évoquaient encore très clairement vers 1930 une image de la femme orientale libre, mystérieuse et sensuelle.

Les liens entre le Maroc et les Pays-Bas sont d'une autre nature¹. Les images les plus anciennes sont celles de *Barbaryen en des zelfs zee-roovers* (Barbarie et ses corsaires) d'après un livre de 1684. Tout comme les Néerlandais tels que Piet Hein et ses semblables, les Marocains étaient des corsaires réputés. Le rachat d'esclaves pouvait en effet rapporter beaucoup d'argent. Nombreux sont les écrits que les prisonniers rachetés ont fait imprimer afin de remercier la famille et les citoyens qui avaient fourni les sommes nécessaires pour la rançon. Tous ces écrits font état de la tentation de se convertir à l'islam et de la façon dont il a fallu résister. Ils ont même constitué finalement un propre genre littéraire où les auteurs se copiaient abondamment.

Les relations les plus explicites avec des pays musulmans ont été entretenues entre 1600 et 1800 par la *Verenigde Oost-Indische Compagnie*, première véritable multinationale avant la lettre. Cette compagnie avait créé un peu partout dans le monde musulman des factoreries ou des comptoirs commerciaux. Si les statuts de la compagnie mentionnaient bel et bien des activités de conversion, elle se consacra de fait exclusivement au commerce. Une fois sur place, elle concluait avec les nombreux sultans et autres princes musulmans des contrats ou des conventions qui contenaient en général une clause religieuse de renoncement au prosélytisme et même de renvoi réciproque des convertis. L'essentiel était en effet de préserver le commerce! Ainsi le futur gouverneur général Jan-Pieterszoon Coen écrivit-il le 1^{er} janvier

1614 à propos de Ternate, capitale de l'archipel des Moluques majoritairement musulmane: «Dans les Moluques, il faut s'abstenir de s'occuper de religion. Nous devons maintenir - même par la force - notre droit d'exporter le clou de girofle, mais fermer les yeux sur toutes autres questions». Avec les Indes orientales, les Néerlandais avaient la mainmise sur une grande partie du monde musulman. Vers la fin des années 1930, le royaume des Pays-Bas comptait quelque 70 millions d'habitants dont 9 millions seulement résidaient en Europe. Des plus de 60 millions qui habitaient dans les Indes orientales, plus des trois quarts, c'est-à-dire quelque 45 millions, étaient musulmans. Cependant, ils étaient à peine considérés comme tels puisqu'ils étaient d'abord et avant tout les sujets de territoires conquis d'où on ramenait les matières premières pour l'industrie du textile, du caoutchouc et du sucre ou encore pour le commerce du tabac. En même temps, ils servaient de débouché pour l'industrie vestimentaire européenne, l'exploitation pétrolière et le commerce de cycles. Les chefs musulmans («prêtres», appelés *paderi* d'après leurs longues tuniques blanches de hadjis, c'est-à-dire de ceux qui ont accompli le pèlerinage de La Mecque) étaient étroitement surveillés parce que c'était de ce côté qu'on craignait les premières étincelles insurrectionnelles. Les seuls bons musulmans étaient les musulmans buveurs de vin. Lors d'une réception donnée par le résident néerlandais en 1885, le chef de la mosquée de Cianjur (Tjiandjoer), qui était également conseiller en droit islamique auprès du tribunal ordinaire, refusa de boire le vin qu'on lui servait. Quelques planteurs de la région l'empoignèrent, lui fermèrent le nez et lui versèrent du vin dans la bouche. Comme il ne se présentait pas aux réceptions officielles suivantes, on lui reprocha son «fanatisme délirant» et on le démit de ses fonctions. Ce n'est qu'un des nombreux exemples des actes stupides qui peuvent résulter de la sottise et des phobies.

Afin de contenir de telles bêtises, l'éminent savant Christiaan Snouck Hurgronje fut nommé en 1889 «conseiller aux affaires intérieures», c'est-à-dire grand conseiller du gouvernement colonial en matière d'islam. Il conçut une politique islamique qui inspire

encore les gouvernements occidentaux actuels. Il s'agissait tout d'abord d'interdire radicalement l'islam fanatique et toutes ses expressions politiques: la prière à la mosquée, oui, mais pas de politique, quoique dans la doctrine islamique, les deux ne se distinguent pas toujours aisément. Ensuite il suffisait de laisser toute liberté à un islam non politique, car il disparaîtrait de lui-même face aux bienfaits de la civilisation occidentale. Lorsque, à la fin de sa carrière politique, Snouck fut de retour *in patria*, il tint une conférence à de futurs fonctionnaires coloniaux et leur recommanda de se préoccuper d'un enseignement neutre de qualité par lequel le gouvernement réussirait à «émanciper» les musulmans de leur religion: «L'éducation est le meilleur moyen pour atteindre ce but. Même dans les pays d'une culture musulmane bien plus ancienne que dans notre archipel, on en constate l'efficacité dans la libération des musulmans de certaines balivernes médiévales que l'islam a traînées trop longtemps dans son sillage». Mais les espoirs de Snouck furent amèrement déçus. Si les étudiants formés dans sa propre maison de Batavia et plus tard à Leyde devinrent en effet des musulmans cultivés témoignant d'une bonne ouverture d'esprit, ils demeurèrent beaucoup plus rigoristes que le conseiller gouvernemental n'avait prévu. Dans un livre de 1991, le Français Gilles Kepel a appelé ça *La Revanche de Dieu*. Dans bon nombre de pays musulmans, les puissances occidentales laissèrent des gouvernements très sécularisés en guise d'héritage du colonialisme. C'est ce que firent les Néerlandais en Indonésie, tout comme les Britanniques avec Nasser en Égypte et les Français avec Houari Boumédiène en Algérie. Mais sans aboutir à l'affaiblissement de la religion qu'on en attendait.

DU TRAVAILLEUR IMMIGRÉ AU MUSULMAN EN PASSANT PAR L'ALLOCHTONE

Les Pays-Bas des années 1950 ne virent arriver que très peu de musulmans des Indes orientales. Ils ne furent qu'une poignée de l'armée coloniale à affronter le froid européen. Le Congo belge comptait à peine quelques musulmans. Ils n'arrivèrent que vers le milieu des années 1990 après les violents conflits autour des Grands Lacs. Les groupes de musulmans bien plus nombreux originaires de Turquie ou du Maroc qui affluèrent vers les Plats Pays à partir de 1960 ont d'abord été simplement considérés comme des travailleurs migrants, appelés poliment en néerlandais «travailleurs invités». Après 1980 déferla une nouvelle vague, cette fois de demandeurs d'asile venus de pays comme l'Irak, l'Iran, la Somalie et le Pakistan. Quand on constata que, contrairement aux prévisions, ils ne s'en retournèrent pas, on leur attribua le terme «allochtone» et ce n'est qu'après 1990 que leur identité musulmane fut progressivement mise davantage en lumière. Eux-mêmes se mirent d'ailleurs aussi à emprunter de plus en plus leur identité à la religion. Selon une enquête interne du quotidien amstellodamois *Het Parool*, les statistiques montrent qu'entre 1947 et 1976, ce quotidien a publié 68 articles sur l'islam, à peine un peu plus de deux par an. Jusqu'en 1990, cette moyenne est montée jusqu'à dix voire vingt par an. Mais lorsque le secrétaire général de l'OTAN, le Belge Willy Claes, dénonça au début des années 1990 l'islam comme le nouvel ennemi pour l'OTAN, ce fut l'avalanche!

La Grande Mosquée du parc du Cinquantenaire à Bruxelles donne un bel exemple de ces développements. Construite pour l'Exposition universelle de Bruxelles en 1897, elle présentait comme attraction principale en ses murs un superbe panorama du Caire. À cette époque, l'Égypte était avant tout un pays exotique. L'édifice, qui n'avait d'ailleurs jamais été destiné à servir de mosquée, demeura ensuite abandonné, tomba presque en ruine, de telle sorte que dès 1906 on l'appelait déjà la «verruie scandaleuse». Depuis la restauration en 1978, les musulmans bruxellois disposent d'un superbe bâtiment dans un des plus beaux

endroits de la ville, ce qui, malgré le projet de la *Westermoskee*, ne fait pas peu rêver leurs coreligionnaires à Amsterdam.

Dans les années 1980, les travailleurs migrants musulmans constituèrent de plus en plus un problème économique dans une économie qui se dégradait. Lors de la reprise relative dans les années 1990, les musulmans se muèrent en problème sécuritaire tant soit peu abstrait parce qu'on ressentait le besoin grandissant de se trouver un nouvel ennemi pour l'Occident: du *Clash of Civilizations* de Samuel Huntington (1993) aux attentats du 11 septembre 2001. Mais, durant la dernière décennie, les problèmes économiques ou sécuritaires passent de plus en plus au second plan, et le discours national(iste) porte toujours davantage sur des questions de religion et de culture. Alors que les Pays-Bas avaient atteint un tel degré de laïcisation, les questions de l'identité musulmane les confrontent soudain de nouveau à la religion. En plus, s'invitant au débat, l'identité culturelle néerlandaise ou flamande cherche à jouer un rôle dans une Europe où l'autonomie politique semble se réduire comme une peau de chagrin. Ainsi des hommes politiques de droite tels que Geert Wilders (Pays-Bas) et Filip Dewinter (Flandre) prêchent-ils l'apocalypse prochaine de leur propre civilisation provoquée par le «tsunami» de l'islamisation. Ce qui est une variante un peu cynique de l'idéologie colonialiste de l'époque où les gouvernants prêchaient la supériorité de la civilisation occidentale. En 1909, à l'apogée du colonialisme, Douwe Rinkes apporta un nouvel élément à une dissertation académique à l'université de Leyde: «Pour l'hégémonie mondiale durable de la race caucasienne, il est regrettable qu'Alfonso de Albuquerque n'ait pas pu exécuter son projet de s'emparer de La Mecque (1530)». Cette image mythique d'un combat éternel constitue également l'arrière-plan d'un livre édité cent ans plus tard par des hommes politiques de droite, où sont données des «directives» pour la lutte finale entre l'Occident et l'islam (2009). Il demeure apparemment difficile de porter un regard réaliste sur les musulmans en tant que concitoyens dans un monde métissé.

Karel Steenbrink

Professeur émérite de théologie interculturelle à l'*Universiteit Utrecht*.

karel@steenbrink.nu

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.

Bibliographie :

GEERT H.M. CLAASSENS, «Jacob van Maerlant on Muhammad and Islam», in JOHN VICTOR TOLAN, *Medieval Christian Perceptions of Islam*, Routledge, New York, 1996, pp. 211-242.

KAREL STEENBRINK, *Dutch Colonialism and Indonesian Islam*, Rodopi, Amsterdam, 1993 (réédition en 2006).

PAULE STEENBRINK-MAAS, *Nederlandse reizigers in Marokko: ooggetuigen sinds 1650* (Voyageurs néerlandais au Maroc: témoins oculaires depuis 1650), Coördinaat Minderhedenstudies, Leyde, 1990.

Note :

1 Voir *Septentrion*, XXXIV, n° 2, 2005, pp. 24-34.